

Le Refus de soi

LA TRAVERSEE DU DIMANCHE

DE Boris Schreiber (Luneau-Ascot, 76 F.)

Toutes les formes du désespoir, de l'absurde et du refus de soi, Boris Schreiber les a décrites en des romans à la fois impitoyables et comme fascinés par leur propre course à l'absolu. Depuis *Le Droit d'asile*, en 1958, jusqu'à *La Descente au berceau*, en 1984, en passant par l'inoubliable *Rencontre des absents*, tout chez cet écrivain intense et solitaire est recherche d'identité, insatisfaction, révolte et besoin de se justifier.

Le *moi* est affaire de culpabilité, ses personnages se vouant à un perpétuel vagabondage entre le réel et l'illusion. Ils ne sont pas bien dans leur peau, et s'inventent une âme, poursuivis par la nécessité de se remettre en cause, au point de s'aliéner ou de se dissoudre dans le ressassement.

Cet univers carcéral, sans victime ni bourreau – chaque personnage étant son propre prisonnier et son propre exécuteur – on le retrouve dans *La Traversée du dimanche* : un livre d'une tension superbe, d'un itinéraire inéluctable et d'une originalité sans faille. Le narrateur, Béator, ne peut s'accepter : déjà son père le trouvait inacceptable, le temps d'une remontrance. Il parle de soi à la première personne du pluriel : ce *nous* exprime aussi bien la dispersion du *moi*, l'horreur du *je* et le besoin de prendre avec soi-même une saine distance. La mère de Béator est dans une maison de retraite. C'est dimanche et, de surcroît, l'anniversaire de la maman.

Béator, malgré les reproches auxquels il s'attend, entreprend d'aller voir sa mère. Car, vu ses scrupules paralysants, il s'agit d'une véritable entreprise, douloureuse, grave, épuisante. Lui apporter quoi ? Lui dire quelles paroles ? Lui mentir dans quel sens ? Cette traversée de la ville et du dimanche, il les recommence plusieurs fois. Il s'y résigne enfin, quand il rencontre une femme chauffeur de taxi. Elle l'écoute, compatit, prend en charge une partie de ses hantises et de ses misères. Béator pourra la faire passer pour la compagne de sa vie : jusqu'ici, il s'était inventé des épouses inexistantes. L'affabulation l'amène ensuite à forcer un petit garçon, dont il loue odieusement les services, à faire croire à la mère que Béator est son papa.

Un réseau subtil de mensonges et de subterfuges s'échafaude. Mais Béator est un malin : il s'arrangera pour arriver trop tard, au moment de la fermeture. La mère pourra lui faire un signe, de sa fenêtre. Peut-être restera-t-elle sur l'impression qu'il mène enfin une vie normale. Donc, elle l'absoudra de n'être que le peu qu'il est. Quant à Béator, il continuera de se ronger et de se mentir.

Depuis Kafka et Beckett, on n'avait rien écrit d'aussi âpre sur l'aliénation voulue, souhaitée, minutieusement organisée. Comme par miracle, il se dégage de ce livre une bizarre litanie, accompagnée d'un humour tendre et féroce en même temps. Le moment est venu de considérer Boris Schreiber pour l'un de nos écrivains les plus hantés et les plus inévitables. Qu'il ait écrit le livre le plus bouleversant de cette rentrée ne suffit-il pas ?

Alain BOSQUET